

► cet enseignement serait-il inapplicable aux sociétés européennes elles-mêmes ? D'autant que les expériences actuelles de collectivités tentant de reproduire dans leurs organisations

La civilisation occidentale "ne trouve plus dans son propre fonds de quoi se régénérer".

les mythes d'unité et d'égalité entre les hommes montrent assez, tant dans les "printemps arabes" qu'en Asie, en Afrique, ou en Amérique du Sud, que de tels mythes ne sont guère exportables dans d'autres langues et d'autres traditions. Il y a des promesses qui déçoivent.

Lévi-Strauss lui-même se défait de l'idée d'une mythologie universelle qui conviendrait à toutes les sociétés. Il s'opposait ainsi à l'historien des religions Mircea Eliade, au psychanalyste suisse Carl Gustav Jung ou au philosophe français Paul Ricoeur. Pour lui, c'est l'analyste qui "prête" un sens aux mythes, alors que, dans les sociétés qui les véhiculent, les ressortissants, eux, y croient, ce qui est très différent. En matière de mythologie, assurait Lévi-Strauss, « plus on élargit, plus on découvre de ressemblances, mais qui signifient de moins en moins ». La civilisation de type occidental a tenté d'élargir à la planète entière les prétentions de ses représentations unitaires. Elle semble bien en avoir ainsi épuisé les significations et les potentialités créatrices. Elle « ne trouve plus dans son propre fonds de quoi se régénérer et prendre un nouvel essor », constatait Lévi-Strauss.

Est-ce un motif de pessimisme ? Lévi-Strauss inclinait en ce sens, mais pas Godelier. Force est de reconnaître que, par la puissance instruite de leurs regards sur les sociétés extra-européennes, l'un et l'autre donnent l'occasion à leurs lecteurs non spécialistes de réfléchir sur leur propre condition et sur les contradictions ou impasses que véhiculent nos propres sociétés. De ce point de vue-là, ils sont irremplaçables. ●

Jean-François Gautier

Lévi-Strauss, de Maurice Godelier, Le Seuil, 592 pages, 26 €.



Saint-Cloud, l'ombre d'un palais

Projet

Le château du domaine royal pourrait bien renaître de ses cendres... Une association veut rebâtir le monument historique et un beau livre dresse l'inventaire du mobilier sauvegardé.

Construit quelques années avant Versailles par Philippe d'Orléans, unique frère de Louis XIV, le château de Saint-Cloud fut la propriété de la famille d'Orléans pendant plus d'un siècle. En 1784, Louis XVI l'acheta pour Marie-Antoinette, qui y fit effectuer d'importants travaux, l'agrandit et s'y rendit avec son mari et ses enfants.

Sa proximité avec Paris en fit l'une des résidences secondaires favorites des cinq souverains que la France connut au XIX^e siècle. Napoléon I^{er}, Louis-Philippe et Napoléon III y firent des séjours prolongés et y prirent de grandes décisions.

Le 13 octobre 1870, le château de Saint-Cloud est occupé par des troupes prussiennes lors du siège de Paris. Frappé par un obus tiré par l'armée française, il est ravagé par un incendie et sera rasé en 1891.

À en croire ses défenseurs, sa haute et longue silhouette pourrait bien réapparaître, accompagnée d'un complexe hôtelier de 8 000 mètres carrés. En 2006, Laurent Bouvet a créé une association – Reconstruisons Saint-Cloud ! – et se bat depuis pour récolter des fonds en organisant de multiples événements. Beaucoup le considèrent comme un original. L'homme espère-t-il attirer le Qatar pour mécène principal ? La bagatelle coûtera assurément davantage que les

6 millions de livres que Louis XVI payait pour l'offrir à Marie-Antoinette...

L'histoire du château en fascine plus d'un, à en croire le beau livre que publie Bernard Chevalier, *Saint-Cloud, le palais retrouvé*, mettant en scène le somptueux mobilier sous Napoléon III... À cette époque pouvait encore être admirée la maison prin-

"Nous pourrions nous inspirer du modèle économique du château fort de Guédelon."

cière modifiée par l'architecte Richard Mique, mais aussi les plafonds peints par Mignard dans les salons de Mars et de Diane, jusqu'au grand escalier de Mansart. C'est ce que révéla en tout cas l'ambassadeur Tippoo Sahib, roi de Mysore, lors de son passage, un an avant la Révolution.

Laurent Bouvet et Bernard Chevalier sont des passionnés qui connaissent sur le bout des doigts le patrimoine et l'histoire du domaine royal de Saint-Cloud, propriété de l'État.

« J'ai pu étudier le plan de financement du projet en compagnie des architectes Fariza Mariano et Didier Beauteemps, de l'atelier d'architecture et de patrimoine Cos, et cela semble tout à fait réalisable. Nous pourrions, sur cet emplacement resté vierge de toute habi-

tation, bénéficier de dons de contributeurs et nous inspirer du modèle économique du château fort de Guédelon, en Bourgogne. Un espace planning – une étude de faisabilité architecturale – est en cours », dit Laurent Bouvet.

« Faire payer au visiteur un pourcentage sur le billet d'entrée du chantier serait sûrement un bon moyen pour que soit posée la première pierre à l'horizon 2020 ! », dit un autre membre de l'association...

Quant à Bernard Chevalier, il donne vie, dans son livre, à la collection de meubles et d'objets ayant été protégés de l'incendie grâce à Eugénie. Les photographies, signées Pierre-Ambroise Richebourg, photographe officiel de la Cour, ont permis à Jean-Denis Serena de regrouper le moindre document.

« Ces images jaunies nous ont permis d'identifier chaque objet ensuite photographié. Marc Walter, le photographe du livre, a visité les collections nationales et privées en France (Versailles, le Louvre, Fontainebleau, le palais de l'Élysée) et en Europe. L'ouvrage fait rêver... Espérons qu'un jour, le visiteur poussera la porte du château et qu'il retrouvera en ses salons un même décor ! » ●

Michèle Villemur

Association Reconstruisons Saint-Cloud !

www.reconstruisonssaintcloud.fr
Saint-Cloud, le palais retrouvé, de Bernard Chevalier et Marc Walter, coédition Swan-Editions du Patrimoine,

400 pages, 400 illustrations couleur, 1700 exemplaires numérotés, 245 €.



Parti pris

Les soliloques d'un nomade civilisé

Par Bruno de Cessole



Avec les jonquilles voici que nous revient Samuel Brussell, l'incarnation la plus séduisante du "bon Européen" selon Nietzsche. Un nomade hautement civilisé qui, à l'instar du prince de Ligne, se sent chez lui à Londres comme à Lisbonne, à Naples comme à Moscou, tout en étant, tel l'écrivain allemand et antinazi Kurt Tucholsky « étranger à son propre pays et dans chacun des pays d'Europe ».

Nostalgique de cette "Europe aux anciens parapets", Samuel Brussell déplore que « l'Européen que l'on nous vend sera un homme sans visage, sans passé, sans origines, sans identité, un être manipulable qui ne croira en rien, ni en son prochain, ni en lui-même », un individu interchangeable, dénué de toute substance spirituelle, réalisant, selon la prédiction de Fernando Pessoa, l'alliance obscure de « l'Internationale des Soviets et du Capital ». Bref, l'antithèse absolue de ce que défend et représente l'auteur avec conviction et talent dans ce nouveau livre qui se présente comme un journal de voyage où se déploient, de façon capricieuse et nonchalante, la culture, l'ironie et l'humour d'un écrivain absolument original.

Se promenant de ville en ville avec une malle de livres, tantôt bénéficiant de l'hospitalité d'amis aussi cosmopolites que lui, tantôt louant une chambre dans de modestes pensions, Samuel Brussell promène son insatiable curiosité d'un bout à l'autre de l'Europe. Chemin faisant, il nous fait part de ses lectures, contemporaines qui ne figureront jamais dans les listes de best-sellers ou classiques oubliés, le Dr Johnson et son biographe Boswell, l'historien Gibbon et le publiciste Louis-Sébastien Mercier, nous invite à partager ses rencontres avec des personnages que l'on jurerait sor-

tis de nouvelles de Tchekhov et confie son étonnement douloureux devant la dégradation continue du langage et de la culture.

Chasseur de beauté, cette émotion « où se rejoignent bonté et intelligence », l'auteur de *Soliloques de l'exil* illustre une conception de la culture qui ne se confond pas avec une panoplie intellectuelle, un simple faire-valoir à grand renfort de citations, mais qui s'identifie, à l'opposé de l'école et de la politique, avec la vie même, dans sa chatoyante diversité et la réalité du monde.

Ennemi de l'abstraction et des idées générales, il se reconnaît dans l'esthétique de Fellini, qu'il transpose dans sa manière de composer, enregistrement de morceaux de narration qui « racontent chacun une histoire et qui, ensemble, forment au montage, une seule histoire ».

De livre en livre, Samuel Brussell, longtemps éditeur, mais passé de l'autre côté du miroir, tient la gageure de tenir un discours à la Montaigne qui s'adresse à chacun en feignant de ne parler que de lui. Au mépris du jargon contemporain et de la mortifère idéologie du progrès, ce lutin espiègle exprime, sans remords ni complexe, une approche du monde tranquillement anachronique, vouée non à l'action mais à la contemplation, aux plaisirs désintéressés des rencontres improbables, de la conversation et de la lecture.

À la question utilitariste et révolutionnaire de Lénine, « Que faire ? », il se plaît à opposer la réponse narquoise du philosophe russe Vassili Rozanov : « Quand c'est l'été, cueillir des framboises pour faire des confitures ; quand c'est l'hiver, boire du thé à la confiture de framboises. » ●

Soliloques de l'exil, de Samuel Brussell, Grasset, 206 pages, 18 €.